

lir. « Pourquoi les gens ont-ils si peu le culte de leurs morts en France ? se demandait le journaliste. Pourquoi transforment-ils ces lieux de repos en sinistres nécropoles ? Pourquoi n'imitent-ils pas les Sud-Américains dont les cimetières restent gais ? »

Au cours d'un reportage qu'il avait fait au Chili, il avait découvert que, dans ce pays jeune, les cimetières sont des lieux de promenade où toute la ville vient le dimanche et les jours de fête. Le culte des morts, là-bas, est exalté de joie, imprégné de soleil : les enfants jouent au bord des tombes, les étudiants arpentent les allées en récitant des vers et les amoureux échangent de doux serments à l'ombre d'un caveau. Une poésie étrange et heureuse plane sur chaque nécropole : les défunts ne doivent pas s'y sentir oubliés puisque les vivants continuent à les associer aux moments essentiels de leur existence. Moreau avait écrit un article sur ce sujet, mais le journal, où il travaillait à cette époque, avait refusé de le publier sous prétexte que les lecteurs français auraient été choqués d'apprendre qu'un cimetière n'était pas obligatoirement triste.

Quelques années avaient passé et pendant qu'il avançait entre les rangées de tombes de Bagneux, le jeune homme éprouvait brusquement le besoin irraisonné de redonner un souffle de vie à un cimetière de grande ville. Il aurait voulu pouvoir extirper les innombrables secrets enfouis sous chaque dalle pour les dévoiler aux indifférents et réparer un peu par ses articles un oubli qui lui semblait injuste. Il se souvenait aussi de cette féerie où les enfants d'un bûcheron se trouvent abandonnés une nuit, dans un cimetière... Grimpés sur le mur de clôture et profitant leurs ombres noires sur un ciel tourmenté, des chats miaulent à la lune... Les saules et les cyprès,

caressés par un vent glacial, prennent l'allure inquiétante de fantômes aux bras immenses... Blottis l'un contre l'autre, les petits ont peur et tremblent... L'un d'eux pousse un cri déchirant... Mais ce cri d'enfant opère un miracle : les chats cessent de miauler, le vent du soir tombe, les arbres reprennent leur immobilité et les tombes semblent disparaître à jamais sous les fleurs.

— Tu vois bien qu'il n'y a pas de morts ! dit le plus grand des enfants.

« L'enfant de la féerie avait raison », pensait Moreau... Il n'y aurait jamais de morts si les vivants se donnaient la peine de les ressusciter souvent dans leurs souvenirs... Il se devait de ressusciter dans l'esprit de millions de gens la figure prodigieuse de l'homme qui avait rêvé de construire une cathédrale.

La vue d'un petit groupe de personnes, réunies pour un dernier adieu devant une tombe, l'arracha à ses étranges pensées. Il y avait là sept hommes debout, tête nue, silencieux, immobiles... Moreau en reconnut six : Dubois, le maître charpentier ; Dupont, le maître verrier ; Legris, le maître ferronnier ; Rodier, le maître sculpteur ; Picard, le maître ébéniste ; Bréal, le maître tailleur. Le dernier personnage lui était inconnu. Il n'y avait pas une seule femme. Les autres assistants de la cérémonie étaient les employés des pompes funèbres. Moreau, qui s'était arrêté à une certaine distance, remarqua qu'il n'y eut pas le moindre discours. Après un long moment de recueillement, pendant lequel la dalle fut scellée, les artisans s'éloignèrent vers la sortie du cimetière. Le jeune homme s'approcha alors de la tombe sur laquelle aucun nom n'était encore gravé : le Maître d'œuvre venait de retourner à l'anonymat de la terre.

Pendant qu'il restait absorbé dans ses méditations, le journaliste sentit une main se poser sur son épaule et une voix — qu'il reconnut sans même avoir besoin de se retourner — lui dit sur un ton légèrement ironique et assez déplacé en pareil lieu :

— Ce reportage avance, cher monsieur Moreau ?

— Il progresse, inspecteur ! répondit l'interpellé avec calme.

— J'en suis d'autant plus ravi pour vous que, personnellement, je piétine dans ma petite enquête.

Cette fois Moreau se retourna pour regarder Berthet avec surprise avant de lui dire :

— Vous m'étonnez ! Je vous connais trop, ainsi que vos méthodes, pour savoir qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce que vous me racontez... La meilleure preuve que vous « progressez », vous aussi, est votre présence dans ce cimetière. Pourquoi êtes-vous ici ?

— Je pourrais vous retourner la question, cher monsieur... Mais je m'en garderai bien ! Je préfère croire que vous n'êtes dans ce lieu de repos éternel que parce que vous devez en goûter comme moi la cruelle nostalgie... Ne vous défendez pas, monsieur Moreau ! Avant d'être un excellent journaliste, vous êtes d'abord un rêveur et un poète... J'aime beaucoup les poètes : leur imagination leur fait découvrir des sentiers inconnus dans lesquels ils nous entraînent... Au fond, les policiers qui sont des êtres trop terre à terre, devraient suivre les poètes... Ne le pensez-vous pas ?

— Pardonnez-moi de vous répondre avec franchise, mais vous me faites plutôt l'effet d'un rapace qui s'acharnerait sur un cadavre ?

— La comparaison n'est pas flatteuse ! Je sens qu'elle vous est directement inspirée par la grande

amitié que vous me portez... Mais vous reconnaîtrez quand même que je m'acharne moins sur le défunt que ne l'a fait celui qui lui a logé dans le corps tout le contenu d'un chargeur de revolver ?

— Et vous pensez que ce criminel viendrait rôder autour de la tombe ?

— Pourquoi se gênerait-il ? Quand on a mis un tel acharnement à supprimer un homme, on doit éprouver un étrange sentiment de satisfaction à le savoir sous terre !

— Vous estimez donc que votre visite ici n'est pas inutile, inspecteur ?

— Tout est utile dans nos métiers respectifs, cher monsieur Moreau. Tout peut servir !... Mais comme j'ai pour vous une réelle estime, je puis vous affirmer que nous n'avons plus rien à faire ici, vous et moi... Je vais même vous donner un conseil : parmi ces hommes qui s'éloignent, il y en a un qui vous passionnera : le dénommé Duval. Je ne vous parle pas des autres puisque je sais que vous avez déjà fait leur connaissance.

— Je constate avec plaisir que vous me faites suivre !

— Toute personne qui s'intéresse actuellement à André Serval m'intéresse...

— Vous allez peut-être me dire que c'est moi qui l'ai tué ?

— Non, mais je puis vous conseiller d'être prudent... Comme la mienne, votre profession a ses risques ! Vous foncez trop vite, jeune homme ! Vous vous lancez dans l'aventure un peu à l'aveuglette, parce que vous voulez à tout prix y trouver la matière d'un reportage sensationnel. Notez bien que, sur ce point, vous n'avez pas tort : cette fois, l'histoire sort de la banalité... C'est très bien aussi à

vous d'être empoigné par la fièvre professionnelle : si j'étais votre rédacteur en chef, je vous féliciterais, mais comme la raison essentielle de mon métier est la protection de mes concitoyens, je suis obligé de vous crier : « Casse-cou ! »

— Ce qui veut dire ?

— Qu'il existe peut-être un individu, ou même plusieurs qui ne tiennent pas du tout à ce qu'un jeune blanc-bec tel que vous se mette à fouiller dans le passé d'une cathédrale-fantôme. Croyez-vous aussi que les collaborateurs de cet André Serval désirent tant que cela que votre enquête soit publiée ? Quand vous les avez questionnés les uns après les autres, vous ne vous êtes donc pas aperçu que tous ces bonshommes se montraient excessivement prudents dans leurs réponses ? Et vous ne vous êtes pas dit qu'il y avait peut-être une raison à ce mutisme organisé, une raison qui se nomme la peur ?

— La peur de quoi ?

— De subir à leur tour le même sort que leur chef vénéré...

— Vous croyez sérieusement ?

— Dans le domaine de la police criminelle, on peut s'attendre à tout...

— Je vous remercie, inspecteur, pour ces conseils de prudence, mais je suis bien décidé à n'en tenir aucun compte ! Comme vous le disiez tout à l'heure, j'accepte les risques du métier...

— Tel que je crois vous connaître, j'ai tout lieu de craindre que vous ne fassiez ce que vous dites ! C'était la raison pour laquelle je ne vous ai pas fait « filer », contrairement à ce que vous pourriez croire, mais plutôt « protéger » à votre insu par un ange gardien... Avouez qu'il a su être discret. Vous, dont le métier est d'observer, vous n'avez même pas pu

déceler sa présence pendant vos pérégrinations parisiennes de ces derniers jours.

— Et vous en faites autant pour chaque reporter qui s'occupe actuellement de l'affaire Serval ? Bien-tôt vous n'aurez plus de subordonnés ! Tous vos anges gardiens doivent être mobilisés ?

— Détrompez-vous, jeune ami ! J'ai pour principe de ne faire protéger que les garçons intelligents... Les autres peuvent bien aller à tous les diables ! Et vous êtes dans l'erreur la plus complète en croyant que vos confrères continuent à se passionner comme vous pour cette affaire ! Après avoir donné, dans leurs « canards » respectifs, le compte rendu de la découverte du crime rue de Verneuil, ils se sont bornés pour la plupart à terminer leurs papiers en disant : « *L'enquête suit son cours...* » Petite phrase-cliché qui est bien commode pour clore momentanément le débat et passer à un autre sujet de reportage !... Savez-vous que vous êtes à peu près le seul journaliste qui continue à s'acharner sur cette affaire ?

— Je l'espère bien ! Aussi je vous demande de ne plus me faire « protéger » selon votre expression... Cela risquerait d'attirer l'attention... Je préfère opérer tout seul ! Je suis assez grand pour me défendre.

— C'est bien ! Il sera fait selon votre désir dès maintenant... Je vous promets que plus personne ne s'occupera de vous ! Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance et à vous conseiller de rejoindre au plus vite le sieur Duval qui atteint en ce moment avec ses camarades la sortie du cimetière... Dépêchez-vous si vous ne voulez pas qu'il disparaisse en ville ! Quand il vous aura échappé, vous aurez un mal infini à le retrouver... Vous avez dû vous apercevoir que ses amis n'étaient pas très

bavards lorsqu'il s'agissait de donner son adresse ? Avec sa sollicitude exagérée, cet inspecteur finissait par devenir sérieusement agaçant. Aussi Moreau jugea-t-il habile de répondre :

— Pour une fois, votre flair vous a induit en erreur... Ce Duval ne m'intéresse pas ! Au revoir !

— A bientôt, cher monsieur Moreau ! Je suis convaincu que nous nous retrouverons encore dans cette affaire : nos chemins se croiseront obligatoirement et ce sera toujours pour moi une joie de vous dire un petit bonjour au passage...

Le jeune homme se dirigea vers la sortie d'un pas qu'il s'efforça de rendre le plus naturel possible. Il ne voulait surtout pas avoir l'air, aux yeux de Berthet qui continuait à l'observer de loin, de se hâter, mais en réalité il était furieux. Cet « à bientôt ! » lancé par une voix moqueuse sentait le défi... Partout il était devancé — lui qui s'était cru plus adroit que tous les autres — par le policier retors dont il détestait l'ironie.

Au moment où il franchissait la porte du cimetière, il aperçut le groupe de collaborateurs d'André Serval qui se dirigeait vers l'embouchure du métro. Avant de les suivre, il se retourna pour voir si l'un des hommes de Berthet ne l'avait pas pris en filature. Il ne vit personne. L'inspecteur était encore dans le cimetière. Moreau en profita pour dévaler à son tour l'escalier du métro. Pendant qu'il prenait son billet, il constata que les six hommes qu'il connaissait prenaient une direction diamétralement opposée à celle qu'avait choisi Duval : ils s'étaient séparés sans paraître avoir échangé une seule parole.

Après une courte hésitation, le jeune homme prit la décision de suivre l'homme avec lequel il n'avait pas pu encore s'entretenir et il s'engouffra dans le

même wagon que lui. Au moment où les portes automatiques se refermèrent, il pensa que l'inspecteur aurait triomphé de le voir ainsi... Car ce Berthet avait exactement deviné ce qui empêchait Moreau de continuer son reportage : l'impossibilité où il avait été de faire parler le maître appareilleur. C'était à croire que le policier avait déjà lu les premiers feuillets que le jeune homme avait remis à son rédacteur en chef. Une indiscretion avait-elle été commise ? Moreau ne le croyait pas : Duvernier était un personnage odieux mais respectueux des règles sacrées de la profession. Ce devait simplement être le « flair » de l'inspecteur qui lui avait fait lire à distance dans la pensée du reporter comme dans un livre ouvert... La prochaine fois qu'il rencontrerait Berthet, celui-ci lui dirait — Moreau en était sûr : « Maintenant, jeune homme, que vous avez fait connaissance avec Duval, il vous faut retrouver la femme rousse ! Mais comme vous m'avez dit que vous préféreriez opérer seul, je ne vous donnerai aucun renseignement à son sujet... Bonne chance ! »

Ce ne fut que quand la rame eut démarré que Moreau cessa de penser au policier exécré pour étudier la physionomie de l'homme qu'il suivait sans savoir encore comment se terminerait l'étrange promenade.

Duval ne devait guère dépasser la cinquantaine : son visage, son regard, sa silhouette étaient quelconques. Aucun trait saillant ne dominait : l'homme incarnait le type même du Français moyen auquel nul ne prête attention et que l'on trouve reproduit sur des centaines de milliers d'individus. Cette absence totale de personnalité physique était même assez décevante : Moreau en arrivait à se demander comment un homme de l'envergure d'André Serval

avait pu accorder toute sa confiance à un personnage aussi médiocre. Les autres artisans l'avaient cependant tous confirmé : ce Duval était bien le véritable successeur du Maître d'œuvre ! Il y avait, dans ce choix, quelque chose d'ahurissant.

Plus Moreau l'observait et plus il avait l'impression que l'homme semblait se méfier de tout le monde : son regard inquiet scrutait chacun de ses voisins de wagon. Il se posa même plusieurs fois sur le journaliste qui eut tout juste le temps de donner l'impression d'être perdu dans la contemplation béate des panneaux-réclames tapissant les murs du tunnel. Le comportement angoissé de Duval évoquait un homme traqué... Ne l'était-il pas ? Et instinctivement, Moreau regarda à son tour ses voisins pour voir s'il n'y en aurait pas un qui surveillerait les agissements du maître appareilleur. Le jeune homme ne remarqua aucun individu, homme ou femme, qui semblât avoir une telle occupation, mais il pensa que s'il y en avait vraiment un, le voyage imprévu deviendrait fantastique !

Duval descendit à la station *Saint-Lazare* après avoir attendu jusqu'à la dernière seconde comme s'il voulait donner l'impression qu'il allait rester dans le métro. Moreau se précipita par une autre ouverture du wagon en empêchant les portes automatiques de se refermer sur lui. Quand il fut sur le quai, à quelques mètres derrière l'homme, il acquit la certitude que personne d'autre que lui n'avait pu faire la même manœuvre : le train avait déjà pris de la vitesse en emportant le troisième personnage que semblait redouter le maître appareilleur et que le jeune homme n'avait pu découvrir.

Pendant un moment, Moreau se demanda même si ce n'était pas lui que Duval cherchait à fuir mais,

très vite, il se rendit compte que ce dernier ne s'inquiétait pas de sa présence et n'avait pas remarqué qu'il avait sauté du métro en même temps que lui mais par une autre porte. Duval prit le couloir reliant directement la station du métropolitain à la gare. Moreau le suivit à distance et ils se trouvèrent bientôt dans un même wagon de train de banlieue. En passant devant un kiosque, le jeune homme acheta rapidement un journal qu'il ne lirait pas, mais qui lui permettrait de cacher éventuellement son visage aux regards investigateurs de Duval. Quand le train électrique démarra, Moreau commença à se demander avec une certaine inquiétude jusqu'où l'aventure l'entraînerait.

Un quart d'heure plus tard, l'homme descendit à Garches. Le jeune homme en fit autant et commença à gravir derrière lui la longue côte, traversant la petite ville... Alors qu'ils étaient arrivés à mi-hauteur, Duval se retourna brusquement et s'immobilisa. Moreau prit la seule attitude possible en continuant à gravir la côte d'un pas tranquille. Il dépassa l'homme sans paraître lui prêter attention et avança pendant une centaine de mètres en s'attendant à entendre derrière lui les pas de l'homme mais ce fut le silence... Enervé, le jeune homme se retourna : Duval avait disparu.

Moreau redescendit rapidement jusqu'à l'endroit où il l'avait dépassé et il vit sur sa gauche un sentier transversal s'enfonçant dans les bois. Il eut tout juste le temps d'apercevoir, avant qu'elle n'eut disparu au tournant se trouvant au bout du sentier, la silhouette de Duval : l'homme courait sans prendre même la peine, cette fois, de regarder derrière lui. Le jeune homme prit le sentier, mais sans se hâter. Arrivé au tournant, il s'arrêta et se cacha derrière

un arbre : le sentier aboutissait à une clairière au centre de laquelle se trouvait une maison isolée... C'était plutôt une maisonnette à un seul étage, en brique et du plus pur style « banlieusard » : demeure d'apparence aussi quelconque et aussi anonyme que la silhouette de Duval... Aucun doute n'était possible : l'homme était entré dans la maison solitaire.

Celle-ci était entourée d'un modeste jardinet, où poussaient quelques rosiers, lui-même clôturé par une haie d'aubépine dans laquelle n'était pratiquée qu'une seule ouverture fermée par une petite barrière ripolinée et dont il suffisait de lever le loquet pour se trouver dans l'étroit chemin sablonneux conduisant à la porte d'entrée de la maison.

Tous les volets de la façade, que le jeune homme pouvait voir de sa cachette, étaient clos. Moreau aurait bien voulu savoir s'il en était ainsi sur la façade arrière mais il n'osait faire le tour de la haie par crainte de se faire remarquer. Ne l'avait-il pas déjà été suffisamment dans la côte de Garches ? Ne venait-il pas aussi d'avoir la preuve que c'était lui que l'homme fuyait. Et il pensa que ce Duval, sous son apparence insignifiante, était peut-être beaucoup plus rusé et prudent qu'on ne pouvait le croire à première vue.

La maison était silencieuse comme si elle avait été inhabitée : aucun bruit ne provenait de l'intérieur : l'homme s'y trouvait cependant ! Moreau en avait la certitude... Après avoir attendu plus d'une demi-heure, le jeune homme prit la décision de tenter le tout pour le tout : que risquait-il ? Que l'homme fut armé ? Pourquoi ce Duval, auquel il n'avait fait aucun tort, lui en voudrait-il ? Parce qu'il cherchait à percer un secret ? A moins que... Et une pen-

sée fit encore hésiter Moreau pendant quelques instants : si ce Duval était l'assassin d'André Serval ? N'était-il pas celui de tous les collaborateurs qui avait le plus grand intérêt à faire disparaître l'homme dont il prendrait automatiquement la place puisqu'il avait été désigné pour successeur ?

Mais le journaliste se ressaisit : sa dernière pensée était stupide ! Si l'inspecteur Berthet avait eu le moindre doute sur la culpabilité de ce Duval, il l'aurait immédiatement fait mettre en détention préventive. Moreau connaissait depuis longtemps les méthodes de Berthet... Aussi, après avoir résolument levé le loquet de la barrière, il franchit les quelques mètres du chemin traversant le jardin, puis il s'arrêta devant la porte pendant qu'il appuyait sur le bouton de sonnette. L'attente fut longue. Les volets de la fenêtre du premier étage, située juste au-dessus de la porte, s'entrouvrèrent enfin et le visage inexpressif de Duval apparut. Une voix blanche, sans tonalité et sans éclat, demanda :

— Qu'est-ce que vous désirez ?

— Avoir une conversation avec vous, monsieur Duval...

— Qui êtes-vous ?

— Je me nomme Moreau et je ne suis que journaliste...

— Je n'aime pas cette race-là !

— Je comprends votre méfiance mais sachez que je ne suis pas votre ennemi...

— J'ai déjà dit à la police tout ce que je savais. A vous je n'ai rien à révéler !

— Je constate avec plaisir que l'inspecteur Berthet est déjà passé par ici.

L'homme ne répondit pas et commença à refermer les volets.

— Monsieur Duval ! cria Moreau. Vous croyez vraiment que vous n'auriez pas intérêt à me parler d'André Serval ?... Dubois, Legris, Rodier, Picard, Bréal et Dupont n'ont pas hésité à le faire.

— Vous les avez donc tous vus ?

— Tous à l'exception de vous et de la belle Evelyn.

— Vous ne verrez jamais cette femme.

— Serait-elle morte... elle aussi ?

Duval resta silencieux. Le jeune homme continua, véhément :

— Même morte, croyez-vous que je ne retrouverais pas ses traces ? Pensez-vous qu'il y a une adresse ou une tombe qui puisse demeurer longtemps cachée si un inspecteur de police tenace et un reporter connaissant son métier veulent à tout prix la découvrir ?

— Aucun des autres collaborateurs d'André Serval ne connaît mon adresse.

— Je le sais et je me demande bien pourquoi. Vous avez donc des choses à cacher ? Ce mystère, dont vous vous entourez, ne cadre pas avec l'attitude qu'avait adoptée André Serval à votre égard à tous... Chacun de ses collaborateurs connaissait son grenier de la rue de Verneuil où il pouvait venir lui rendre visite quand il le voulait... Ne croyez-vous pas qu'il serait plus facile pour nous de converser autrement que d'un jardin à une fenêtre de premier étage ? Si vous le désirez, je vous promets de ne pas pénétrer dans la maison mais venez me rejoindre devant cette porte.

— Je n'ai rien à cacher chez moi, répondit l'homme en disparaissant sans achever de refermer les volets.

Moreau entendit ses pas descendre l'escalier et

se rapprocher de la porte qui s'ouvrit enfin après que deux verrous eussent été tirés et qu'une clé eût grincé dans la serrure.

— Vous prenez des précautions ! dit le jeune homme en souriant. Mais son sourire se figea instantanément.

Duval était devant lui, le regardant cette fois d'une façon étrange. Moreau en éprouva une gêne réelle : ce personnage, à l'aspect assez peu sympathique et au visage inexpressif, était vraiment très différent des autres compagnons d'André Serval. Ceux-ci lui avaient paru avoir tous été hypnotisés par le pouvoir dominateur et le fluide extraordinaire qui devaient émaner du Maître d'œuvre... Duval, au contraire, semblait calme, réfléchi, n'ayant aucune exaltation, près des réalités de la vie...

— Vous devez avoir une carte professionnelle de Presse ? demanda-t-il d'un ton glacial.

— Vous avez raison : je pourrais très bien être un faux journaliste... La voici...

Après l'avoir examinée avec attention, l'homme dit :

— Je lis régulièrement votre journal : c'est l'un des moins mal faits... J'y ai déjà vu plusieurs fois votre signature.

— J'en suis enchanté ! répondit Moreau en reprenant sa carte. Alors vous voyez bien que je ne vous ai pas menti. Ne sommes-nous pas déjà des gens qui se connaissent à distance : vous lisiez ma prose et j'écrivais pour vous !

— Pourquoi m'avez-vous suivi depuis le cimetière ?

— Vous m'y avez donc aperçu ?

— Vous y étiez en conversation avec l'inspecteur de police qui est déjà venu m'interroger ici avant-

hier... J'ai pensé que vous étiez un de ses adjoints.
— Vous ne me flattez pas ! Ai-je donc la tête ou l'allure d'un policier, monsieur Duval ?

— L'inspecteur Berthet ne l'a pas non plus.

— C'est, ma foi, vrai ! Je n'avais pas pensé à ce détail qui a son importance... C'est peut-être pour cela qu'il réussit mieux que ses confrères. On pourrait presque le prendre pour un authentique bourgeois ! Mes félicitations ! Je vois que vous êtes très observateur... Et je me demande pourquoi un homme aussi perspicace cherche à rester volontairement isolé, à l'écart des autres collaborateurs d'André Serval.

— Je ne reprendrai contact avec eux que lorsque ce sera nécessaire. L'important est que je sache où les trouver... Eux n'ont pas besoin de savoir où j'habite : ce sont des hommes de bien, des cœurs honnêtes, d'excellents artisans mais des bavards ! Je maintiens que s'ils n'avaient pas parlé, ni vous ni la police ne m'auriez trouvé.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Je n'avance jamais rien à la légère.

— Auriez-vous l'intention de rester enfermé dans cette maison maintenant que vous n'avez plus à vous rendre chez André Serval ?

— Je ne la quitterai que lorsque ce sera nécessaire.

— En somme vous ne continuez pas à gagner votre vie comme vos camarades ? Seriez-vous rentier, par hasard ?

— Je pense travailler, à moi seul, autant que tous les autres réunis... André Serval m'avait désigné, depuis trois années déjà, pour lui succéder — s'il lui arrivait quelque chose — dans l'administration et la gérance des fonds qu'il avait pu rassembler et qui

sont maintenant considérables. Ma mission est de les faire fructifier pour les augmenter encore et il y a de quoi occuper la vie entière d'un homme ! Il me serait impossible de faire autre chose.

— Vous n'allez tout de même pas me dire qu'André Serval avait réussi à réunir les dix milliards nécessaires pour la mise en chantier de sa cathédrale ?

— Il n'en était plus très loin, monsieur, à la veille de sa mort...

— Ce que vous m'apprenez là est prodigieux ! Je suis certain que personne ne s'en doute à Paris !

— Si Paris l'avait su, André Serval aurait été harcelé de demandes de secours n'ayant rien à voir avec son projet de cathédrale... Et, comme il était très bon, il n'aurait jamais pu refuser de venir en aide à une détresse humaine. Dans l'intérêt même de l'œuvre, le silence complet était préférable.

— Dix milliards pour un homme qui a commencé par quêter de porte en porte, c'est un joli résultat !

— André Serval était un homme d'une intelligence exceptionnelle... J'espère pouvoir bientôt compléter la somme qui me permettra de commencer enfin les travaux...

— Parce que vous avez réellement l'intention de construire cette cathédrale malgré la disparition d'André Serval ?

— Une grande œuvre survit toujours à celui qui en a eu l'idée. Le projet d'édification de la cathédrale Saint-Martial est en marche : rien ne pourra plus l'arrêter !

— Permettez-moi de vous poser une question qui vous paraîtra sans doute assez déplacée... Si vous disparaissiez à votre tour, que se passerait-il ?

— Le successeur que j'ai désigné, dès que j'ai

appris la mort d'André Serval, me remplacerait aussitôt...

— Fait-il partie de ces maîtres artisans dont j'ai fait la connaissance ?

— Oui !

— Lequel est-ce ? Rodier ? Picard ?... Dubois peut-être ?

— Ceci ne vous regarde pas. Vous ne l'apprendrez que lorsqu'il sera temps...

— Mais à eux, leur avez-vous révélé qui vous avez choisi parmi les six ?

— Il fallait bien leur dire auprès de quel nouveau chef ils devront prendre les directives.

— C'est donc vous qui êtes devenu actuellement le Maître d'œuvre de la cathédrale ?

— J'ose espérer, monsieur Moreau, que vous n'êtes pas venu me voir uniquement pour faire une enquête financière ? S'il en était ainsi, je serais dans l'obligation de vous prier de vous retirer.

— Rassurez-vous ! L'argent a, certes, une importance primordiale dans cette grandiose réalisation mais il passe pour moi au second plan. Ce qui m'intéresse avant tout est la vie de votre premier chef à tous et je commence à caresser le rêve un peu fou d'enthousiasmer les foules ignorantes pour l'œuvre encore méconnue de cet homme extraordinaire. J'ai déjà pu recueillir un certain nombre de renseignements passionnants sur lui... Malheureusement plusieurs points essentiels demeurent encore obscurs pour moi. Vous devez m'aider, monsieur Duval, sinon je ne pourrai rien écrire de valable sur André Serval... J'ignore complètement, par exemple, ce qui s'est passé pendant toute la période qui s'étend du jour où le Maître d'œuvre et le financier Rabiouff s'étaient mis d'accord, jusqu'au jour du crime.

— Alors vous ne savez pas grand-chose ! Ce fut précisément pendant ces dernières années que tous les événements importants se produisirent, que tous les espoirs nous furent donnés, que toutes les tristesses survinrent...

— Vous seul pouvez me renseigner !

— Ce sont « les autres » qui vous l'ont dit ?

— Oui.

— Et si je jugeais plus sage de ne rien vous confier ?

— Vous n'en avez pas le droit puisque je ne suis venu vous trouver que dans l'intention de collaborer loyalement avec vous. Ne croyez-vous pas qu'une campagne d'articles bien faits pourrait vous aider à trouver rapidement la différence de capital vous manquant encore ? Seulement pour obtenir ce résultat, il faut que vous ayez une confiance absolue en moi et que vous me disiez tout.

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, l'homme inexpressif regarda son interlocuteur droit dans les yeux. D'après ce que Moreau avait appris de la puissance hypnotique d'André Serval, il se demanda si cette force étrange ne s'était pas transmise dans le regard de Duval qui venait d'avoir des lueurs d'acier.

Son examen silencieux terminé, le maître appareilleur dit en s'effaçant pour laisser passer son visiteur :

— Vous pouvez entrer.

Le jeune homme comprit qu'en franchissant enfin le seuil de l'humble demeure, il accomplissait un pas de géant.

L'ameublement était modeste : le bois blanc régnait. Moreau vit tout de suite que l'homme vivait seul dans cet intérieur froid où ne se révélait pas la moindre trace de présence féminine.

Duval s'était assis derrière une table jonchée de plans et de devis. Moreau lui faisait face. Son regard fut aussitôt attiré par un objet meublant tout le fond de la pièce et qu'il avait déjà vu dans la mansarde de la rue de Verneuil : la maquette de la cathédrale.

— Elle est déjà ici ? demanda-t-il avec surprise.

— Vous n'auriez tout de même pas voulu qu'elle restât dans un logement sous scellés ?

— La police vous a donc permis de la sortir de la mansarde ?

— J'ai pu prouver que cette maquette m'appartenait...

— Comment cela ?

— J'avais une lettre d'André Serval spécifiant que, s'il venait à disparaître, la maquette me revenait aussitôt de plein droit. S'il m'arrivait malheur à mon tour, ce serait mon successeur désigné qui en hériterait le jour même et après lui, dans un ordre déjà établi, chacun des collaborateurs directs. Par cette disposition testamentaire, André Serval a voulu que la maquette soit toujours en lieu sûr et protégée : n'est-elle pas le bien le plus précieux, représentant des années de recherches, de travail, de privations ?

Moreau s'approcha de la maquette pour l'examiner avec attention.

— Il y a eu de nombreuses maquettes, dit Duval, mais aucune ne satisfaisait pleinement André Serval avant celle-ci sur laquelle son choix définitif s'est fixé quelques jours avant sa mort. Nous avons tous tra-

vaillé sur cette œuvre en réduction : chacun de nous y a apporté les connaissances techniques de sa spécialité. Comment trouvez-vous l'ensemble ?

— Etonnant ! Très moderne mais aussi de très bon goût. C'est beau, monsieur Duval... très beau ! Il semble même que cette œuvre cherche à définir un style nouveau.

— Elle n'est que l'émanation du fatras de tous les styles actuels. Ce que l'on a pris l'habitude d'appeler, à tort, le « style moderne » n'est qu'un ramassis de plusieurs tentatives — dont certaines sont intéressantes — faites par un style qui se cherche encore. Souvenez-vous comme le style « Arts décoratifs » a vite vieilli : il a été insoutenable aux regards après deux ou trois années seulement ! On ne peut pas classer à l'heure actuelle notre époque par son style comme cela s'est produit pour l'architecture Gothique, Renaissance et toutes celles qui ont suivi jusqu'à la période Louis-Philippe... Et comme le grand rêve d'André Serval était de laisser aux siècles futurs un monument représentatif de notre temps, il lui a bien fallu s'inspirer de tout ce qui a été fait ou tenté de mieux dans le genre pendant ces dernières années par les plus grands architectes. Vous avez sous les yeux, en réduction, le fruit de ce travail...

« Cette cathédrale fait déjà, au moins dans nos cerveaux, figure d'œuvre classique. André Serval avait l'habitude de nous répéter : *« Il faut que cette œuvre, comme celles de l'antiquité gréco-romaine, laisse dans plusieurs siècles de belles ruines. Croyez-vous que les restes des constructions actuelles, qui se réduiront à quelques blocs de ciment ou à des squelettes d'armatures en fer tordu, seront très esthétiques ? »*

— Il avait mille fois raison... Mais au fait, quand et comment avez-vous fait sa connaissance ?

— Dès qu'André Serval eut conclu son accord financier avec Rabirot, il se trouva débarrassé pour un temps de lourds soucis financiers et il n'eut plus qu'un désir : trouver le plus tôt possible ses principaux collaborateurs. Ce fut à cette époque qu'il parcourut la capitale à la recherche de Rodier, de Dupont, de tous les autres que vous avez déjà vus et de moi-même. Il nous trouva chacun en train de gagner notre pain quotidien par des travaux fastidieux. Rodier était chez son fabricant de meubles en série. Dupont dans le garage de Saint-Ouen... Moi-même je remplissais les modestes fonctions de comptable à l'Electricité de France.

— Profession que vous avez été contraint d'abandonner pour vous consacrer entièrement à l'organisation administrative de l'œuvre alors que vos camarades pouvaient continuer à gagner leur vie grâce à un travail extérieur ?

— Eux aussi seront dans l'obligation d'abandonner ces métiers subsidiaires le jour où commencera la construction effective de la cathédrale.

— Et ce fut dans son grenier de la rue de Verneuil qu'André Serval commença les travaux préparatoires ?

— Oui. Dès qu'il eut trouvé ses sept principaux collaborateurs, il les réunit dans cette pièce mansardée où vous avez déjà pénétré et dont le seul ornement fut cette maquette : ne pensez-vous pas qu'elle reste imprégnée de la présence de son créateur ? Il n'est pas possible non plus que l'âme d'André Serval ne continue pas à rôder autour d'elle... Cette pensée me donne la patience d'attendre et le

courage d'assumer la tâche écrasante dont il m'a chargé.

— Il vous réunissait souvent dans le grenier ?

— Nous étions tous assurés de pouvoir l'y trouver, tel un chef qui dirige une immense bataille de son quartier général parfois très éloigné du lieu des opérations. Ce fut là qu'il médita longuement, dans le silence et dans la solitude, sur les importantes décisions qu'il devait prendre. Quand nous nous sentions envahis par le découragement et que nous avions l'impression, mes camarades et moi, d'être dépassés par l'envergure du travail colossal que nous voulions entreprendre, nous venions l'y retrouver.

« Il nous faisait faire cercle autour du tréteau, sur lequel était posée cette maquette qui était le symbole de notre union et de notre labeur... Puis il commençait à parler avec une grande douceur mais aussi avec fermeté. Jamais il n'a prononcé un mot avec éclat ; son ton de voix restait toujours égal et mesuré. La pureté de son langage n'avait de comparable que la simplicité de son existence. Plus nous le voyions et plus nous comprenions que seule une vie intérieure intense pouvait engendrer les grands actes de l'existence sociale. A son contact, nous pouvions ranimer la flamme pour le Beau qui se serait peut-être éteinte à la longue en chacun de nous. Quand il devinait notre immense détresse et notre désarroi devant l'œuvre à réaliser, il nous disait :

« — Puisque nous avons la volonté de construire une cathédrale, nous y parviendrons. Si l'on rêve intensément à une chose, on finit toujours par la voir prendre corps. Nous vivons tous en ce moment la période délicate qui marque le passage du rêve à la réalité. »

« Croyez-moi, monsieur Moreau : nous redescen-

dions du grenier revigorés, calmes, heureux. Et pendant des années, il en fut ainsi ! Aujourd'hui, André Serval n'est plus mais son enthousiasme nous anime encore.

— Vous aviez été également choisi par lui pour être le chef de la corporation des appareilleurs ?

— Je suis toujours maître appareilleur : c'est ma profession. Comme chacun de ceux dont vous avez déjà fait la connaissance, j'ai formé des élèves.

— Mais personne n'a jamais parlé de ces ateliers professionnels ?

— Par ordre d'André Serval, nous les avons soigneusement cachés. Pendant ces dernières années, quelques centaines de jeunes gens ont appris d'admirables métiers dans le plus grand secret. Aujourd'hui la France possède à nouveau des artisans et des spécialistes capables de découper n'importe quel profil dans la pierre brute ou de dessiner la plus pure des ogives. Mais sachez que nous n'avons jamais rétribué ces garçons enthousiastes : tous ont un emploi secondaire qui leur permet d'assurer actuellement leur subsistance. Le métier d'art que nous leur avons appris est devenu pour eux une sorte de récompense ou de récompense. Ils se sont évadés d'un labeur banal par un travail intelligent où leur vocation réelle a pu enfin se révéler. C'est ainsi que, sans bruit et sans publicité tapageuse, André Serval est parvenu à redonner à notre pays ce qui lui manque le plus : d'authentiques artisans.

— Comment a-t-il recruté ces jeunes ouvriers ?

— De la manière la plus simple. Bien que les corporations soient vieilles comme le monde, il semble que « l'Idée corporative » paraisse assez surprenante pour la jeunesse actuelle... Songez que, à lire ou à apprendre l'histoire telle qu'elle leur a été enseignée de-

puis plus d'un demi-siècle dans des manuels ou par des professeurs qui ne sont plus que des fonctionnaires, les nouvelles générations sont arrivées à tout confondre. Pour elles, le mot « Corporation » équivaut presque à cette « Tyrannie » dont la grande révolution prétend nous avoir libérés !

— On m'a toujours appris, à moi aussi, que le caractère commun des corporations supprimées par le coup de balai de 1789 fut — surtout à dater du Moyen Age — de faire dépendre, pour l'ouvrier, la possibilité d'exercer sa profession de conditions plus ou moins tyranniques dont le véritable but était de tenir les masses populaires par une lourde oppression ?

— Vous vous exprimez, monsieur, comme si vous étiez sur une estrade ou dans une réunion à tentatives politiques. Ni mes compagnons ni moi ne faisons de politique : nous la méprisons ! André Serval avait raison de dire que l'apprentissage, le compagnonnage, la fabrication d'une pièce difficile, l'acquisition de la maîtrise, l'esprit qui animait les « Jurandes » et l'obligation pour le maître artisan de consacrer toute son existence à son seul métier, ne constituaient pas des entraves aux progrès de l'industrie et à la liberté... Nous en avons eu la preuve éclatante en voyant le nombre extraordinaire de jeunes qui se sont spontanément présentés pour collaborer à l'œuvre future. Nous n'avons pas pu tous les accueillir : ils étaient trop ! Parmi eux, il y avait des volontaires pour toutes les professions : des menuisiers, des charpentiers, des serruriers, des maçons, des extracteurs et tailleurs de pierre, des peintres en bâtiment, des électriciens, des métallos, des forgerons, des dessinateurs industriels, des architectes, des décorateurs, des ébénistes, des joailliers, des orfèvres,

des verriers, des étudiants même... Ce qui nous donna la possibilité de faire un classement rationnel de toute cette jeunesse pour l'orienter professionnellement.

— Quelle méthode a donc employé André Serval pour y parvenir rapidement ? demanda Moreau en prenant des notes.

— Nos jeunes volontaires ont rempli, chacun, un bulletin partagé en quatre colonnes. Dans la première, ils ont inscrit leurs noms, âge et adresse ; dans la deuxième, leur profession avant qu'ils ne fussent venus nous trouver ; dans la troisième, la profession de leurs parents ; dans la quatrième, le métier qu'ils rêvaient exercer.

« La répartition dans les équipes corporatives a été faite en tenant surtout compte de la quatrième colonne, ce qui nous a valu des résultats remarquables, étonnants même... Ce fut ainsi qu'un licencié ès lettres, n'entrevoyant pas un grand avenir dans une carrière déjà encombrée, ne demandait qu'à être sculpteur sur bois. Par contre, un simple apprenti serrurier souhaitait devenir ferronnier d'art... Cependant, parmi ces jeunes gens, nombreux furent ceux qui n'aspiraient qu'à continuer à exercer, en le perfectionnant, leur propre métier qui avait souvent été celui de leur père ou de leur grand-père. Ainsi la plus noble de toutes les dynasties — celle des gens qui aiment le travail — se trouvait réhabilitée. Ce métier, que quelques-uns possédaient déjà très bien avant de venir dans nos ateliers corporatifs, incarnait l'expression totale de leur ambition.

— Et André Serval a choisi ses chefs d'équipe parmi ces derniers ?

— Oui. N'étaient-ils pas les plus qualifiés pour grouper leurs camarades autour d'une profession

qu'ils exerçaient correctement parce qu'ils l'aimaient depuis leur enfance ? La base morale de l'édifice-travail, engendré par la conception de la cathédrale Saint-Martial, était et continuera à être *l'Amour du travail*.

— Où sont aujourd'hui tous ces artisans formés par André Serval et par ses principaux collaborateurs ?

— Ils attendent avec impatience un ordre de moi. Aussitôt une véritable armée de jeunes travailleurs se lèvera, recrutée par des cadres qui sont prêts, pour construire la cathédrale. Le plus difficile était d'abord de constituer les cadres : nous les avons.

— Vous avez refait une sorte de franc-maçonnerie ?

— Grâce à André Serval la franc-maçonnerie a repris la place enviée qu'elle n'aurait jamais dû abandonner : celle qui lui avait donné droit de cité par le travail seul et non par des misérables considérations d'intérêt. Je vous certifie que notre club fut bien le gardien du plus sublime des secrets : celui de centaines de jeunes qui œuvrent dans le silence pour être capables un jour de créer une cathédrale ! Existe-t-il dans le monde un secret qui soit plus grandiose ? Y en a-t-il même un qui ait été mieux gardé ? N'oubliez pas enfin que, parmi nos jeunes artisans, beaucoup, avant de travailler sous l'égide de saint Martial, n'étaient pratiquement que des désaxés n'ayant plus aucune ambition ni le moindre goût pour l'avenir très gris qui s'ouvrait devant eux. Ce n'étaient plus déjà que des jeunes-vieux auxquels un grand aîné est parvenu à redonner l'enthousiasme.

— André Serval les voyait souvent ?

— Il passait, dans chaque atelier, deux fois par

semaine et restait de longues heures à parler avec ses ouvriers qui devinrent peu à peu d'authentiques « chefs d'entreprise » de la même façon que nous avons été transformés en « disciples » au contact d'un tel homme... Il les questionnait sur tout, cherchant à découvrir les aspirations méconnues de toute la jeunesse ouvrière. Nul ne savait mieux que lui exalter la pensée populaire et il est même prodigieux qu'un seul homme soit parvenu à insuffler des idées saines à une génération élevée sans foi ni loi. Vous commettriez une grave erreur en pensant que ces jeunes artisans, qui travaillent avec nous depuis plusieurs années, ne songent qu'à courir au café, à partir sur les routes en vélomoteur ou à s'enfermer dans une salle de cinéma ! Dès qu'ils ont un moment de répit, ils ne pensent plus qu'à l'œuvre grandiose qu'ils sont certains de voir naître un jour et il n'y en a pas un seul, parmi eux, qui ne soit persuadé qu'elle sera éternelle.

Moreau continuait à prendre quelques notes sur son calepin mais il se contentait, le plus souvent, d'écouter son curieux interlocuteur qui poursuivait de sa voix monocorde :

— L'activité d'André Serval fut considérable. Il ne se contenta pas d'être seulement un entraîneur d'hommes ou un « chef de travail » au sens le plus magnifique du mot : il lui fallut aussi fixer les grandes lignes de la construction de la cathédrale. Son premier souci fut de choisir l'emplacement où elle serait bâtie. La tâche n'était pas aisée : le choix fut cependant rationnel.

« Pour le déterminer, André Serval se pencha pendant des heures sur sa table de travail uniquement recouverte par un plan de Paris...

Pendant qu'il parlait, Duval venait de déplier aussi

devant lui, sur la table, un plan de la capitale et de sa grande banlieue. Moreau s'était penché à son tour. Sur le plan étaient posés des calques qui portaient des traces au crayon faites avec la règle et le compas... Figures rectangulaires, cercles tangents entre eux, égaux en diamètre et décomposant toute la surface en ronds symétriquement disposés, circonférences plus vastes s'entrecroisant et dont les sécantes obliques jetaient parmi les courbes une triangulation ordonnée : le tout superposant à l'incohérence des rues, des places et des carrefours, une géométrie rigoureuse et cabalistique.

— Paris, reprit Duval, semble s'être développé un peu au hasard en tous sens, comme une pieuvre qui lance ses tentacules... et pourtant, cette ville étonnante a obéi, dans sa croissance, à des lois aussi nettes que, pour les sels, la loi de cristallisation. Ces lignes et ces arcs en sont le témoignage. Toute cette géométrie s'ordonne par rapport à un axe, celui de l'avenue des Champs-Élysées prolongée à travers Paris. Sur ce grand axe de la capitale, des axes transversaux se tracent perpendiculairement : c'est Du-pleix-Rond-Point des Champs-Élysées qui trouve son équivalent dans Montparnasse-Louvre et Italie-Bastille, chacun de ces axes se prolongeant respectivement vers l'avenue de Clichy, la gare du Nord et Belleville. Ne constituent-ils pas des diamètres approximativement égaux aux cercles fondamentaux que vous voyez là et qui se multiplient de même sur toute la surface de la ville ?... Je ne fais que vous exposer brièvement la méthode géométrique de base employée par André Serval.

— Votre Maître me paraît avoir eu un cerveau prodigieux.

— Non : il réfléchissait simplement... Il n'était

pas homme à bâtir sur le sable ni à vouloir édifier au hasard, dans Paris, une cathédrale !... On ne construit pas un tel monument à n'importe quel coin de rue ou sur une place quelconque ! André Serval a étudié pendant des années ce plan de Paris avant de prendre sa grave décision. Personne ne connaissait mieux la capitale que lui : n'ignorant aucun des moindres détails de sa configuration, il s'était efforcé de comprendre son âme tellement changeante... Car les villes ont une âme ! Celle de Paris ne peut pas être laide puisqu'elle laisse toujours parler le cœur avant la raison. Remplie de bonnes intentions, elle est capable de faire aussi les plus grandes bêtises... C'est une âme pour laquelle le monde entier a un peu d'indulgence et beaucoup de tendresse.

« Pendant ses longues promenades solitaires dans tous les quartiers, André Serval avait réellement pu tâter le pouls fébrile de Paris, mais il le fit avec le calme, la bonhomie et le bon sens du vieux médecin de campagne. Je l'ai entendu dire un soir, dans une infinie tristesse :

« — *Paris est une grande malade qui s'ignore, comme toutes les capitales ! Cette ville admirable possède en elle toutes les forces vives qui permettent de créer le Beau mais elle cache également — sous une luxueuse couverture — les vices qui la rongent lentement. N'est-ce pas la raison essentielle pour laquelle notre cathédrale ne peut être construite qu'à Paris et par Paris ! Cette œuvre exprimera la soif de grandeur ignorée de notre époque et jettera une ombre suffisante pour cacher des laideurs que nous ne connaissons que trop.* »

« Ce ne fut qu'après des mois de labeur que notre Maître put tirer des conclusions pratiques de la découverte mathématique qu'il venait de faire en

étudiant le plan de Paris : il s'était rendu compte de l'importance de cet axe de l'avenue des Champs-Élysées qui passe par les Tuileries, le Louvre, l'Hôtel de Ville et la Bastille. On dirait qu'il est la ligne médiane suivant laquelle s'est développée l'histoire de Paris qui est un peu toute l'histoire du peuple français...

« C'est l'Hôtel de Ville, foyer central de la commune parisienne — qui, à une certaine époque, s'est appelé « la Commune » sans autre qualificatif — où ont siégé jadis les échevins et où délibèrent aujourd'hui nos édiles... C'est le Louvre impérissable des rois de France, où ont été rassemblés les plus purs trésors de notre patrimoine artistique... C'est la forteresse de la Bastille, qu'il a tout de même fallu prendre en 1789 pour symboliser la destruction de l'ancien régime... Ce sont les merveilleux jardins des Tuileries — perpétuellement imprégnés des vraies teintes de Paris, depuis la grisaille d'un matin d'hiver jusqu'au bleuté d'une soirée d'automne — autour desquels siégea la Convention et somnole encore un Palais-Bourbon engourdi.

« Songez que, sur la tangente même des deux cercles que vous voyez tracés sur ce plan, commence cette fameuse place, dite de la Concorde, où coula tant de sang lors de la grande révolution et, plus récemment encore, un 6 février.

« On dirait également que c'est suivant cet axe que se fait l'extension éolutive de Paris. Une force mystérieuse semble pousser la ville vers la porte Maillot et plus loin, vers l'ouest. Les quartiers nouveaux et élégants se trouvent dans la partie occidentale, au-delà de la ligne Dupleix-Rond-Point et de préférence dans les cercles voisins de l'axe. Les grands parcs eux-mêmes se placent en fonction de

cette ligne : le bois de Vincennes à l'est, le bois de Boulogne à l'ouest. Donc, historiquement et géométriquement, la cathédrale Saint-Martial trouve son emplacement logique près de ces Champs-Élysées.

« Ce dut être à ce moment de son raisonnement qu'André Serval se posa l'angoissante question : quel symbole représente cet axe de l'avenue des Champs-Élysées, cette ligne droite que seule les temps modernes ont fait ressortir par la réalisation de la place de la Concorde avec son obélisque au centre et la place de l'Etoile avec son Arc de Triomphe ? Si on examine l'angle qu'elle fait avec la ligne est-ouest de l'horizon — ligne perpendiculaire au plan méridien — on remarque avec stupeur que l'amplitude de l'arc est de $23^{\circ} 27'$. Et, chaque perpendiculaire au plan méridien étant parallèle à l'équateur, il en résulte que l'axe de ce plan de Paris est incliné sur l'équateur de $23^{\circ} 27'$ exactement comme l'axe de la terre se trouve lui-même incliné sur son orbite !

« La conclusion fondamentale d'André Serval fut donc que c'était sur l'« axe de Paris » que devait être construite sa cathédrale. Et, puisque cet axe avait la même inclinaison que celui de la terre, il en déduisit que le mouvement évolutif de la ville s'opérait de la même manière que l'évolution du globe qui, lui, suit le tracé du plan de l'écliptique. Pourquoi s'étonner, dès lors, mon cher monsieur, que les idées neuves naissent généralement en France, dont la capitale, qui en constitue le cerveau, est ainsi cosmiquement disposée ?

« Or, l'axe de Paris — sur ce plan que vous avez sous les yeux — comporte trois points principaux, centre de trois cercles tangents qui sont primordiaux. Trois perpendiculaires à cet axe se révèlent — naturellement parallèles entre elles — qui ont

pour effet de diviser la grande circonférence de Paris en douze parties égales. Elles sont les droites suivant lesquelles la ville, en s'étendant dans sa banlieue, foisonnera, comme un organisme vivant, par multiplication des cellules... Elles sont également l'armature constructive de ce Paris, que l'homme bâtit collectivement, sans même se douter que les besoins particuliers ou les intérêts communs qu'il croit satisfaire sont guidés par des forces cosmiques, comme toute chose en ce monde.

« Et cette progression constante d'une ville vers l'ouest pose le dernier de tous les problèmes : à quel endroit précis de l'axe de Paris doit être construite la nouvelle cathédrale ? En calculant la vitesse d'accroissement de population des quartiers ouest pendant les vingt-cinq dernières années écoulées, André Serval s'est aperçu que, dans une centaine d'années, le centre véritable de Paris — par rapport au nombre d'habitants — se trouvera dans le prolongement de l'axe, au-delà de la porte Maillot et même de Neuilly. Là existe, dominant tout l'ouest de la ville, l'emplacement rêvé pour édifier la cathédrale moderne d'une ville en pleine évolution : la vaste esplanade sur laquelle se trouve le Rond-Point de la Défense. La démolition d'un monument n'offrant pas la moindre valeur artistique sera certainement moins onéreuse que celle d'immeubles d'habitation dont il faudrait exproprier les locataires un par un à condition de leur avoir trouvé des logements équivalents.

— En effet, reconnut Moreau. Mais le remarquable choix de cet emplacement est donc resté secret ?

— Vous êtes le seul à le connaître avec les sept principaux collaborateurs du Maître. Si je viens de vous le dévoiler, c'est parce que je commence à avoir

confiance en vous. Je vous juge sur les questions que vous me posez : elles sont loin d'être sottes ! Peut-être, en effet, pourriez-vous m'aider par vos articles à faire enfin triompher la grande idée d'André Serval...

— Merci de votre confiance, monsieur Duval ! Moi aussi je finis par croire que la cathédrale Saint-Martial s'élèvera bientôt dans le ciel de Paris ! Je ne sais pas encore comment nous atteindrons ce résultat mais je me rapproche étrangement de vous et des autres collaborateurs d'André Serval... A force d'entendre parler de celui qui fut votre grand patron, d'étudier sa vie et de me pencher, moi aussi, sur son œuvre, je suis étonné, ébloui même... Sans avoir jamais connu ce créateur d'enthousiasme, je crois que je l'aime et que je n'aurais pas hésité non plus à abandonner ma profession — qui commence à me paraître bien mesquine en comparaison de la vôtre ! — pour me consacrer uniquement à la tâche qu'André Serval aurait bien voulu me confier...

Le jeune homme avait prononcé ces dernières paroles dans un élan de réelle simplicité qui émut son étrange interlocuteur. A partir de cet instant, Duval parla sur un ton moins impersonnel, avec une voix plus chaude où commençait à percer la confiance :

— Dès qu'il nous eut recrutés, André Serval nous rassembla dans son grenier pour nous faire part de son choix de l'emplacement où il avait l'intention d'édifier la cathédrale, puis il conclut en ces termes :

« — Pour vous prouver maintenant, mes amis, que ma décision est raisonnable, je vais tous vous emmener au Rond-Point de la Défense. Ce ne sera qu'à l'endroit même où sera édifiée notre cathédrale que je pourrai vous expliquer en détail son orientation...

Mais nous ferons, auparavant, un détour indispensable par le bois de Boulogne... Venez... »

« Une heure plus tard, par une radieuse matinée de printemps, nous arpentions l'avenue des Acacias. Soudain André Serval s'arrêta et pénétra sous bois en nous faisant signe de le suivre :

« — Mes amis, nous dit-il, j'ai voulu vous conduire sous une voûte de verdure. Elle n'est faite ici que de pauvres arbres de Paris, asphyxiés lentement par les émanations d'essence et par toute cette puanteur qui pèse sur la capitale. J'aurais aimé vous entraîner au fond d'une forêt de Bercé ou dans l'admirable région des forges de Paimpon. Vous y auriez contemplé des chênes ayant défié plusieurs siècles et vous vous seriez sentis très humbles sous des voûtes de feuillage de soixante mètres... Celle que vous avez au-dessus de vous en ce moment est basse, peu garnie, mais conserve quand même sa grandeur puisqu'elle est restée l'œuvre de la nature. »

« Il s'était avancé, tête nue, sa chevelure blanche rejetée en arrière... Et sa voix continua à monter à travers la ramure comme si elle cherchait à atteindre le bleu du firmament... Nous entendîmes alors une prière qu'aucun de nous ne pourrait plus jamais oublier :

« — Que la Puissance Divine, qui seule peut nous faire accomplir des actions utiles pendant notre court passage sur cette terre, nous soit secourable ! O Dieu, encore trop méconnu des hommes, inspire-nous l'ardeur pour accomplir le labeur quotidien qui sera désormais le nôtre, donne-nous le courage de nous élever enfin au-dessus de nous-mêmes et de nos querelles stériles, accorde-nous surtout la foi inébranlable dans la réussite finale de l'œuvre que nous allons entreprendre... Garde-nous d'entasser pierre sur

Pierre dans le seul but d'étonner, mais fais aussi que l'effort de nos ouvriers de France, travaillant en communauté, soit un exemple salubre pour tous les autres ouvriers du monde ! Ce sera leur plus belle récompense... Fais que l'étranger se tourne à nouveau vers Paris et qu'en regardant les flèches de ce sanctuaire construit en pleine période matérialiste, il pense que notre capitale n'est pas uniquement celle du plaisir mais qu'elle est encore capable de faire surgir de son sol un monument où tous les hommes de bonne volonté peuvent se réunir pour communier dans un même élan d'amour. »

« Quand il se tut, André Serval resta longtemps le regard levé vers la cime des arbres. Son visage transfiguré semblait perdu dans une méditation exaltante... Nous demeurâmes tous silencieux, le contemplant : il était vraiment le chef inspiré... Enfin, il baissa la tête et revint vers l'avenue des Acacias : nous le suivîmes. A la porte Maillot, il nous fit monter dans un autobus qui se dirigeait vers Saint-Germain mais, après quelques minutes de parcours, nous descendîmes au Rond-Point de la Défense : nous étions sur le lieu géographique et cosmique de la future cathédrale...

« Le centre du vaste terre-plein nous parut tristement accaparé par la laideur « officielle » du monument élevé en souvenir de « La Défense de Paris » pendant le siège de 1870-1871.

« — Je n'ai jamais compris, nous dit André Serval, pourquoi les monuments ou œuvres d'art destinés à rappeler les hauts faits d'armes sont généralement monstrueux. Il arrive parfois que la tristesse inspire le sculpteur — quelques « Monuments aux Morts » de la guerre 1914-1918, telle cette admirable maman bretonne taillée dans le granit et assise sur son banc

devant la cathédrale de Tréguier, ont une réelle grandeur — mais il est rare que le « panache » n'attire pas le style « pompier ». On s'est moqué des Déroutés de la littérature... Je pense qu'on aurait pu en faire autant de ceux de la sculpture et de la peinture ! Quand les Allemands, pendant l'occupation de 1940-1944, ont enlevé de nos places et de nos squares un bon nombre de statues pour les faire fondre, je trouve qu'ils nous ont plutôt rendu service. Souvenez-vous de l'effrayante statue de Victor-Hugo sur la place du même nom ! Personne ne la regrette ! Et je crois que si « le Radeau de la Méduse », cette évocation picturale aussi encombrante que ridicule, avait disparu sous un bombardement, le monde s'en serait aisément consolé ! »

« Une fois de plus André Serval avait raison, monsieur Moreau. Avez-vous jamais pris le temps, quand il vous est arrivé de passer en voiture sur la place de la Défense, de détailler le monument ? Cette femme, symbolisant la Ville de Paris et qui a servi de modèle à la plupart des statues « municipales » élevées sous la III^e République, est véritablement insupportable : appuyée sur un affût de canon, adossée à la hampe d'un drapeau, le bras droit vengeur pointant une épée vers l'ennemi imaginaire pour protéger le patriote effondré à ses pieds, cette allégorie en bronze délavé par les intempéries et rongé par le vert-de-gris produit un effet exactement contraire au but louable pour lequel elle a été érigée : elle ridiculise l'héroïsme en faisant sourire.

« — L'emplacement exact où se trouve ce monument sera le centre de notre cathédrale, continua André Serval. Puisque les Parisiens ont éprouvé à une certaine époque le besoin de mettre à cet endroit un monument rappelant une page glorieuse de leur

histoire, nous n'avons pas le droit de faire disparaître ce souvenir pour les générations futures. Nous remplacerons avantageusement la femme aux allures stylisées et pures, le courage de la Ville de Paris, pendant le siège dramatique de 1870-1871.

« Le triple portail d'entrée de la cathédrale devra regarder Paris, face à cette avenue — baptisée depuis peu avenue du Général-de-Gaulle — qui prolonge l'avenue de Neuilly, l'avenue de la Grande-Armée et enfin ces Champs-Élysées qui sont l'axe de Paris. Ainsi les Parisiens sentiront que « leur » nouveau sanctuaire est toujours prêt à les accueillir. Si l'entrée était située à l'ouest au lieu d'être à l'est, la cathédrale paraîtrait tourner le dos à la ville qui l'a construite avec amour... Sans doute avez-vous tous déjà remarqué depuis longtemps que l'axe des cathédrales n'est pas rigoureusement droit et qu'il s'infléchit légèrement sur la droite par rapport au centre, quand on regarde le chœur ? En langage plus simple, les cathédrales, toutes construites en forme de croix, ne sont pas rectilignes. Si ces croix architecturales se penchent vers la droite, c'est — affirme une pieuse et antique tradition chrétienne — pour rappeler qu'après avoir rendu le dernier soupir sur le Golgotha, le Christ inclina la tête. Tradition admirable, certes, mais à mon humble avis trop mystique pour être vraie. J'aurais plutôt tendance à croire que les bâtisseurs de cathédrales attendaient le lever du soleil pour orienter leur œuvre. Aussi regardaient-ils obligatoirement vers l'Orient... Mais le soleil leur paraissait ne jamais se lever à la même place et semblait être chaque matin un peu plus à droite que la veille. Cette déclinaison constante a obligé les architectes du Moyen Âge à adopter le principe, devenu presque

immuable, de rectifier — en l'incurvant légèrement — l'axe de leurs nefs pour que celles-ci soient toujours orientées vers la lumière montante. C'est une règle à laquelle nous ne faillirons pas pour la cathédrale Saint-Martial : il n'y aurait plus la moindre stabilité dans le monde si l'on ne conservait pas certaines traditions architecturales. »

« Autour de la place, monsieur Moreau, étaient installées des baraques et des installations foraines qui devaient rester là en permanence pour rappeler aux nouvelles générations qu'il y avait eu autrefois dans ces parages, chaque année, une gigantesque fête populaire appelée assez communément « La fête à Neuilly ». Nous étions abasourdis par le tintamarre de ces attractions de foire : il y avait « la chenille » aux méandres sinueux, les tirs à la carabine, les manèges d'autos électriques, le « Scenic Railway » dévalant des pentes abruptes dans un bruit assourdissant de ferraille qui était ponctué par les cris de ses éphémères passagers. Des haut-parleurs enfin diffusaient sur toute cette hystérie populaire les derniers refrains à succès transformés en ritournelles nasillardes.

« — Mes amis, déclara André Serval après avoir regardé pendant quelques minutes ce spectacle, tous ces braves gens s'imaginent que le bruit, les secousses et les émotions brusques sont capables de satisfaire leur désir permanent d'évasion. Peut-être n'ont-ils pas tout à fait tort ? J'approuve la foule dans sa recherche constante de la sensation nouvelle mais quelle émotion pourra être comparable à celle que cette même foule éprouvera lorsqu'elle franchira, sur cet emplacement, le calme parvis d'une cathédrale ? Le visiteur de Saint-Martial en ressortira ébloui s'il n'est qu'un athée et sentira sa foi raffermie s'il est

croyant. Résultat qui sera obtenu uniquement par la noblesse et la majesté des lieux.

« La nef commencera à peu près à l'endroit où nous sommes en ce moment et ira jusqu'aux deux tiers de la longueur de la place. Le transept perpendiculaire ira de l'entrée actuelle de la route nationale n° 13 à l'avenue Gambetta. Le chœur enfin sera adossé à l'avenue de la Division-Leclerc. Bien que notre cathédrale soit destinée à devenir le nouveau lieu de pèlerinage de Paris, elle sera bâtie, en réalité, sur deux chefs-lieux de cantons différents : Courbevoie au sud, Puteaux au nord. Cela ne m'ennuie pas ; le lieu de construction possédera ainsi en lui une sorte d'universalité. Puisque la cathédrale sera sur deux communes, n'est-ce pas le symbole qu'elle n'appartient pas plus à l'une qu'à l'autre et qu'au fond toutes les communes de France ont le droit de la revendiquer ?

« De même que nous réserverons, face sud, un vitrail au souvenir de la Défense de Paris, nous en aurons un, face nord, qui évoquera le général Leclerc de Hautecloque, maréchal de France, dont vous pouvez voir le monument commémoratif sur le terre-plein central de l'avenue Gambetta. L'édification de la cathédrale nécessitera, en effet, la disparition de ce monument qui est loin, lui aussi, d'être un chef-d'œuvre de l'art moderne !

« Pour la construction générale de l'édifice, nous serons obligés d'appliquer la loi essentielle du Nombre d'Or, connue de tous les bâtisseurs de cathédrales et transmise, tel un secret magique, de génération en génération. Sans elle, notre voûte d'arête, haute de cent vingt mètres, risquerait de s'effondrer, comme cela s'est déjà produit pour l'une de nos plus

belles cathédrales de province. Loi qui complète tout naturellement mon principe initial : la cathédrale Saint-Martial doit posséder une architecture parlante et musicale. Je saurai faire vibrer ses moindres lignes, comme autant de cordes de harpe ou de cithare. Toute son ornementation sera logique, tout y sera coordonné, de l'ensemble jusqu'au détail. On n'y trouvera rien où le verbe n'ait dicté à l'esprit humain la loi de la beauté et de l'harmonie. »

« Nous ne comprîmes pas grand-chose, ce jour-là, monsieur Moreau, à tout ce que André Serval nous révélait. Mais, avec le temps et le travail en commun, sa théorie constructive nous apparut lumineuse.

« Il nous exposait ses idées, simplement, en plein centre de la place, sans se soucier le moins du monde de la foule, du bruit ou de la poussière :

« — Par la description encore sommaire que je viens de vous faire de l'orientation générale de cette cathédrale, vous avez localisé de vous-même l'emplacement exact des huit tours, répondant à cette autre loi absolue de la construction : l'étoile magique à huit branches. Les deux tours de l'entrée se trouveront à l'entrée de l'avenue du Général-de-Gaulle, les quatre tours du transept seront réparties, pour le croisillon de droite à l'entrée de l'avenue Gambetta, pour le croisillon de gauche à l'entrée de la route de Nanterre. Les deux dernières tours seront l'une à hauteur du jardin public que vous apercevez au fond sur votre gauche, l'autre à l'entrée de l'avenue de la Division-Leclerc.

« Il me reste, pour finir, à vous donner une idée de la hauteur des deux flèches. Elles auront chacune deux cents mètres et domineront tout Paris. Je n'ai pas voulu construire aussi haut qu'une Tour

Eiffel, pour que ma cathédrale ne devienne pas un monstre, propre à étonner les visiteurs d'une exposition mais inapte à provoquer l'admiration des générations futures. »

« J'ai souvent réfléchi depuis, monsieur Moreau, à cette étrange visite que nous fîmes au lieu où devrait s'édifier la cathédrale et j'ai acquis la conviction profonde qu'André Serval avait voulu ce jour-là tenter une expérience : découvrir le degré de notre confiance en lui.

« Ce ne fut qu'après cette visite que commença le travail préparatoire effectif. Chacun de nous mit sur pied « son » atelier, dans lequel allait naître une corporation. Le Maître passait périodiquement dans chaque atelier pour se rendre compte du degré de perfectionnement et de préparation technique où en étaient arrivés nos jeunes artisans dont la spécialisation s'affinait de jour en jour.

« Un matin où il pénétra, à l'improviste — c'était sa manière ; il ne se faisait jamais annoncer et arrivait à n'importe quelle heure — dans mon atelier d'appareilleurs de pierre, son regard aigu distingua immédiatement ceux de mes élèves qui avaient déjà en eux la flamme sacrée du travail de ceux qui n'avaient pas encore tout à fait compris la grandeur de la tâche à laquelle ils avaient l'honneur de se donner. Il réunit les premiers pour leur confier :

« — J'aime cette fougue jeune et l'enthousiasme profond que vous mettez dans votre travail. Je veux récompenser tout de suite une telle bonne volonté. C'est à votre petite équipe — et à elle seule — que reviendra l'insigne honneur d'assembler et de réunir les sculptures de la table en marbre du maître-autel de « ma » cathédrale qui, de jour en jour, devient un peu plus la vôtre.

« Il vous faudra travailler encore pendant de longues années pour arriver à exécuter à la perfection cette table de marbre qui se rapprochera, dans notre style moderne, des admirables tables d'autels des cathédrales de Rodez ou de Gérone.

« Le fidèle devra retrouver sur votre œuvre le bandeau plat orné d'un cordon de losanges auquel succédera une gorge, suivie elle-même d'une moulure arrondie, que vous aurez pourvue de place en place d'un ornement guilloché donnant l'idée d'un ruban enroulé autour d'une tige. J'aimerais y voir également des lobes en relief sur une plate-bande, qui porterait sur les écoinçons des ornements d'une extrême variété, dont certains seraient stylisés et dont d'autres, par contraste, imiteraient la nature. Je tiens à ce que l'on remarque également sur cette table de marbre, la feuille lancéolée de la sagittaire et de toutes petites fleurs à cinq pétales rappelant le myosotis... Ces motifs, dont le style peut vous paraître étrange, seront les témoins d'un art, le vôtre, très original, qui ne se rattacherait nullement à l'art ancien mais où l'érudit trouvera quand même quelques relations assez notables avec certains éléments de décoration de la sculpture hispano-mauresque. »

« Mes jeunes élèves l'écoutaient, émerveillés.

« Un autre jour, une discussion s'engagea entre André Serval et Dupont, le maître verrier. Ce dernier ne comprenait pas pourquoi notre Maître voulait absolument que le Signe de la Vierge eut sa place dans un vitrail, comme il la tient déjà à Notre-Dame de Paris dans le Zodiaque de la porte de l'Astrologie.

« — Vous devriez savoir depuis le temps que nous travaillons ensemble, dit-il à notre camarade avec une grande douceur, que les rites religieux provien-

nent d'un vaste ensemble symbolique basé sur l'astrologie religieuse... Nous voici en 1945. De graves événements se préparent... Une crise secoue ce pauvre monde en gestation d'une forme sociale et religieuse qui approche, avec l'entrée du soleil, dans le signe zodiacal du Verseau. Cela ne veut pas dire que nous devions en éprouver de la crainte ou nous révolter ! Pensons plutôt à cet admirable récit de l'Évangile où il est dit que « Le Maître envoie en avant ses serviteurs pour préparer le festin de la Pâque ». Ces serviteurs sont à l'œuvre actuellement dans le monde et commencent déjà à détruire ce qui existe pour préparer les voies aux constructeurs dont nous ferons partie. Rappelez-vous également, Dupont, cette phrase de Nietzsche : « Pour qu'un sanctuaire apparaisse il faut qu'un sanctuaire disparaisse. » Et Bossuet n'a-t-il pas prononcé cette émouvante parole : « Quand Dieu efface, c'est qu'il va écrire. »

« Vus sous cet angle, mon ami, les bouleversements, les incendies, les destructions auxquelles nous allons assister ne nous apparaîtront plus comme des actes inconciliables avec l'évolution nécessaire vers plus de justice, vers une vie sociale animée par une plus haute morale, vers une doctrine plus satisfaisante pour l'esprit humain. Quelle que soit la suite des événements qui se dérouleront sous peu, il m'apparaît déjà qu'il s'agit d'une véritable révolution pour l'humanité. Une civilisation nouvelle est en marche et rien ne l'arrêtera !

« La cathédrale Saint-Martial doit être la borne de pierre qui indique où commence cette nouvelle civilisation, fondée elle-même sur une religion capable de satisfaire à la fois l'intelligence et la sensibilité. Je ne crois pas que le christianisme disparaisse

car il faudrait ignorer délibérément que ses racines existent déjà depuis six millénaires ; et ça je ne le peux pas ! Mais il n'est guère possible de concevoir sa continuation sans une nouvelle modification de ses formes extérieures. Il en fut de même quand la religion de Moïse remplaça celle des Pharaons et quand l'Eglise de Rome succéda à l'Hellénisme. Les hommes, en accueillant la nouvelle forme religieuse, ne se sont pas aperçus que c'était la même qui se transformait et leur revenait parée d'une robe mieux adaptée à leurs nouveaux besoins intellectuels ou spirituels.

« En effet, ces formes successives de la grande religion traditionnelle, née en Occident, voici quelques millénaires, sont toutes reliées au même ésotérisme que l'on retrouve immuable à travers elle. Cet ésotérisme en constitue le cadre indéformable, la trame sur laquelle elles sont construites.

« Les parties souterraines de certains édifices religieux attestent que leurs fondations ont soutenu, au cours des âges, les temples successifs où les hommes sont venus prier. Un exemple bien curieux nous en est donné à Rome par cette église San Clemente, édifiée sur une ancienne crypte chrétienne, au-dessous de laquelle se trouve un sanctuaire mithriaque... ou encore par cette cathédrale de Chartres, dont la crypte renferme un puits sacré datant des druides.

« Notre cathédrale, au contraire, doit marquer l'importante transformation dont nous approchons. Vous commencez, sans doute, à comprendre pourquoi il est nécessaire que le zodiaque ne soit pas oublié sur l'un de nos vitraux, car il renferme non seulement l'histoire passée et future de la vie religieuse du monde, mais encore le schéma de la vie morale des individus. Ne commence-t-il pas avec le Signe de la

Vierge, emblème de la pureté et ne finit-il pas avec celui de la Balance, représentant l'équilibre réalisé et le jugement final ?

« Vous savez maintenant, Dupont, pourquoi — par suite de son caractère essentiellement religieux et moral — le zodiaque figurait dans les sanctuaires antiques. Il représente dans nos cathédrales du Moyen Age, le legs le plus important de la Tradition primitive. »

« Encouragés et stimulés par ces directives, Dupont et sa corporation ont conçu l'un des plus beaux vitraux qui orneront la cathédrale... Pour l'exécuter ils ont employé la méthode de travail longue mais simple des ancêtres. Celle qui justifiait ces paroles d'André Serval :

« — Je crois, mes amis, que les hommes reviendraient facilement à l'art pur s'ils avaient le courage de limiter la marche trop rapide du progrès. »

« Si je vous ai cité ces quelques exemples, monsieur Moreau, ce n'est que pour vous faire comprendre que là où il y a un Maître inspiré, là seulement peut naître une œuvre ! Mais n'allez pas croire que les choses s'arrangèrent sans de réelles difficultés pendant cette délicate période préparatoire ! André Serval dut se battre contre les ennemis les plus divers : spéculateurs, intermédiaires, entrepreneurs de travaux, hommes politiques, ecclésiastiques même, qui essayèrent tous de contrecarrer ses plans ou ses projets soit par besoin du lucre, soit par jalousie. Ce fut une lutte sourde, patiente, sans merci, inspirée par la double haine de tout ce qui est beau et d'un homme qui avait le courage de voir grand. Tout ce que la petitesse et la mesquinerie humaines peuvent inventer, André Serval l'a connu. Il en a beaucoup souffert mais sa volonté implacable de réussite,

sa foi dans le résultat final et son honnêteté furent telles qu'il parvint peu à peu à se débarrasser des innombrables obstacles que l'on semait sur sa route étoilée. Les premiers dont il dut se méfier furent ceux-là mêmes qui étaient censés l'aider, ceux qui lui avaient promis leur concours entier alors qu'ils n'avaient en tête qu'une seule idée : se servir de lui pour leurs ambitions ou leurs appétits personnels. Les pires, parmi ces hommes méprisables, furent sans doute ce « Monsieur Fred » et sa clique de financiers véreux...